

Les Bujagali Falls

C'est, sur le Nil, une suite de rapides larges et puissants qui comptent trois niveaux. Le Nil prend sa source huit kilomètres en amont dans le lac Victoria, le plus grand lac d'Afrique. Ici le fleuve s'élargit sur plusieurs centaines de mètres et forme îles et îlots au milieu des cataractes d'écume blanche et vert pâle. À l'est, la rivière forme une grande boucle depuis la ville de Jinja qui jouxte sa source et le lac. À peine troublées par les premiers rapides plus légers, en amont, les eaux brunes pénètrent ce gigantesque espace et se déploient selon trois bras principaux dont la première partie des membres ont pour deux d'entre eux des directions diamétralement opposées. Ce n'est qu'environ cinq cents mètres plus en aval, dans un demi-cercle dont le campement où nous avons planté la tente serait le centre, après le tumulte des chutes, que les bras se rejoignent et se réunissent pour poursuivre l'inexorable course du fleuve.

Nous sommes au bord du bras le plus au nord et le plus impressionnant. Le premier niveau est formé par deux rapides qui entourent un îlot refuge de nombreux oiseaux. D'un côté, les eaux se jettent furieusement dans une grande courbe vers la gauche, de l'autre, elles se lissent un instant avant la chute puis deviennent à leur tour bouillonnantes. Mais à cet endroit, des rochers forment un haut monticule et offrent un nouvel obstacle aux eaux grondantes et projetées qui escaladent prestement ce puissant édifice pour en redescendre aussi vite, sifflantes et frémissantes.

Ce sont ensuite deux cents mètres de flux et de contre-flux, de courants et de contre-courants, de vagues semblant défier le cours du fleuve et tentant inutilement de le remonter. Guère de répit donc avant les deux niveaux suivants où l'eau est si malmenée qu'elle s'échappe en volutes vaporeuses, poussant force cris et sifflements. L'inlassable grondement se propage sur les rives qui en tremblent d'effroi. Au pied de ces rapides, la force de l'eau paraît incommensurable. Les fragments végétaux charriés par la rivière disparaissent, se désagrègent dans le combat titanesque du fluide, de la roche et de la pesanteur. On touche au sublime que n'hésitent pourtant pas à braver nombre de touristes dans des raftings ou en kayak pour les plus courageux. Ces derniers restent cependant l'apanage des guides locaux qui excellent à exécuter des figures acrobatiques dans leurs embarcations courtes et visiblement très maniables. Certains locaux défient la raison en se faisant payer cinq mille Uganda Shillings (~2€) pour descendre les chutes armés d'un seul bidon en plastiques faisant office de bouée.

Car les eaux ne sont pas seules à combattre. Sur la rive où nous nous trouvons se livre une autre lutte, pour la survie cette fois-ci. Lutte qui concerne sans réellement les opposer, touristes et guides. Pour un sociologue, je ne doute pas que la scène présente quelque intérêt. La survie est bien évidemment le sujet des seconds, dont la majeure partie de la journée s'écoule à l'ombre des quelques arbres préservés sur le campement à attendre les clients potentiels, tandis que les premiers, qui arrivent par vagues de 4x4 ou de mini-bus, sont là pour vivre un moment de frisson et d'exaltation. Un must: "faire du rafting sur le Nil"; joli titre au palmarès des souvenirs de vacances. Mon passé de kayakiste passionné a évidemment fait naître en moi l'envie de m'octroyer celui de "descendre un bout du Nil en kayak". J'y ai renoncé pour plusieurs raisons: D'abord le prix de l'excursion par rapport au niveau de vie locale présente un caractère presque indécent quand on mesure que la plupart des Ougandais mettraient plusieurs semaines à gagner le coût d'une heure ou deux de navigation. Ensuite je dois reconnaître que le courage m'a manqué pour effectuer une telle descente car ma pratique est ancienne et le niveau de difficulté du lieu requiert un entraînement régulier.

Vivre deux jours dans cet endroit représente déjà une chance formidable que nous savourons pleinement. Passer quelques minutes sur les eaux ou les contempler depuis la berge pendant des heures, nous avons choisi la seconde option, bien moins onéreuse et qui nous offre de si beaux moments. Ouvrir la tente le matin et embrasser, de ses yeux plissés sous les assauts

d'une brutale et étincillante clarté, cet immense panorama; le contempler sous des ciels bleu ou orageux, sous un soleil ardent à l'exacte verticale ou tandis qu'il se glisse derrière une des collines alentour; sous la pluie; sous la nuit éclairée d'une lune au premier quartier.

Être au bord de ce fleuve si important tant dans l'histoire des hommes que par l'écosystème qu'il engendre nous a permis d'en sentir la pulsation. J'aurais aimé croire que l'influence de la lune sur cette immense étendue d'eau que représente le lac Victoria, provoquant ainsi des marées, soit l'explication des changements réguliers de débit du fleuve; il est notamment plus bas le matin. Je crains en fait que cette "respiration" ne soit une conséquence de l'activité humaine puisqu'un barrage a été construit quelques kilomètres en amont. De même, un autre barrage est en construction 2 ou 3km en aval et d'ici un an, la montée du niveau de l'eau va profondément modifier le visage des Bujagali falls. C'est donc un paysage superbe mais condamné qui nous entoure.

Face à cette effervescente activité humaine, touristique, locale et nationale, subsiste, on ne sait pour combien de temps encore, un environnement et un écosystème très préservé. Sur ce royaume naturel règne un maître sans partage, noble, splendide et au port impérial, l'aigle pêcheur. Dominant son territoire depuis le sommet des arbres les plus hauts des îles et rives où l'homme n'aborde pas, il repousse implacablement certains oiseaux qui lui déplaisent, notamment pour l'avoir vu à 2 reprises, ces grands corbeaux blancs et noirs et une sorte d'énorme héron appelé marabout qui fut sûrement aussi surpris mais bien plus effrayé que nous de voir fondre sur lui ce rapace rapide et redoutable. Deux aigles, dont l'un semble plus jeune, protègent un nid posé sur la cîme de l'arbre qui domine l'île nous faisant face; ils y ramènent le produit de leur pêche. Un specimen plus sombre est quasiment en permanence dans le nid. Je ne l'ai vu le quitter qu'une fois, en s'élevant verticalement au dessus du nid avant de s'éloigner, à la manière d'un hélicoptère. Je suppose qu'il y a une nichée ou une couvée en cours.

Narguant les eaux tumultueuses en en frôlant les éclats, glissant à quelques centimètres de la surface liquide sur laquelle se dessinent les lignes de force des courants, de fins oiseaux noirs, rappelant des ibis, parcourent le Nil et rapportent dans leur bec fin et courbe tout ce qui peut entrer dans la confection d'un nid. D'autres aux mêmes teintes noircies semblent être d'excellents nageurs qui plongent sous la surface pendant de longs instants et remontent à l'air libre pour avaler leur proie. Plus tard, les ailes écartées face au soleil, ils s'ébouriffent à coups de bec pour sécher leurs plumes. Des aigrettes d'un blanc immaculé et des espèces de sternes aux robes grises offrent un contrepoint clair au ballet des ailes noires.

Spectateurs privilégiés, nous assistons à cette pièce de théâtre que la Nature joue chaque jour, immuable et toujours nouvelle.

Jph, Ouganda, 8 octobre 08